

Présentation

Bêtes et plantes en Amérique latine Savoirs, pratiques et représentations (XVI^e-XXI^e siècle)

Sylvie MÉGEVAND

Université de Toulouse – Jean Jaurès

Catherine HEYMANN

Université de Paris Nanterre

LA NATURE DU MONDE VASTE et étrange(r) auquel les caravelles de Colomb parviennent à la fin du xv^e siècle a suscité dès sa « découverte » un intérêt qui ne s'est jamais démenti par la suite, justifiant le propos de Maurice Godelier : « Les rapports des hommes à la nature contiennent toujours en eux les enjeux des rapports des hommes entre eux »¹. Au fil des siècles, cette attention a fluctué au gré des échanges politiques, économiques et idéologiques provoqués par l'évolution des sociétés issues de la Conquête et la transformation de leurs liens avec l'Europe. Ainsi, par exemple, aux questions théologiques, cosmographiques et politiques du xvi^e siècle a succédé au xviii^e siècle un débat passionné qui procédait de l'application de la pensée de Montesquieu aux règnes de la Nature. La théorie hasardeuse sur l'infériorité physique, « l'immaturation » et la « dégénérescence » du continent américain qui en découla donna lieu à une vive polémique connue sous le nom de « Dispute du Nouveau Monde », selon une expression d'Antonello Gerbi.

Si elles peuvent être perçues séparément, bêtes et plantes seront ici essentiellement envisagées sur le mode de l'interdépendance, voire de la symbiose, et en lien avec l'espèce humaine, même s'il est vrai que la plupart des plantes peuvent se propager sans l'intervention de celle-ci. Témoignant de cette « fabuleuse odyssée des plantes »²,

1. Exergue de Bernard Lavallé à l'introduction de *La Nature américaine en débat : identités, représentations, idéologies*, Presses Universitaires de Bordeaux, 1991, p. 5.

2. Allorge, Lucile avec Ikor, Olivier, *La fabuleuse odyssée des plantes*. Les botanistes voyageurs, les Jardins des Plantes, les Herbiers, Paris, J. C. Lattès, 2003.

les Européens rapportèrent des « Indes » (terme éloquent qui dit autant une réalité géographique qu'un projet de nature coloniale, en Amérique comme en Asie) des plantes – comestibles ou médicinales – qui leur étaient inconnues. Les sociétés de l'espace américain alors récemment « découvert » maîtrisaient en effet la culture de plantes vivrières (ainsi, semble-t-il, que l'agroforesterie) qu'ont mis au jour les progrès actuels de l'archéobotanique et le développement de projets archéologiques, dans des zones peu explorées par la recherche³. En Mésoamérique, on cultivait le maïs, la courge, le haricot, le piment et l'ananas, ce dont témoignent certaines peintures murales précolombiennes qui représentent des plantes utilisées dans la vie quotidienne en tant qu'aliments, fibres textiles ou substances médicinales (*mural* de Tepantitla à Teotihuacán ou fresques de Tulum). Dans les basses terres tropicales et dans l'aire andine, c'étaient les tubercules comme le manioc ou la pomme de terre, le quinoa ou encore le maïs. Si l'on ajoute les épices venues d'Orient dont l'accès avait été rendu possible par les expéditions de Vasco de Gama, c'était une véritable manne qui arrivait à Séville et à Lisbonne, à destination des grandes villes d'une Europe alors en pleine expansion, entraînant des transformations multiples.

Évoquant les étapes de « l'appropriation européenne des Indes » dans le premier chapitre d'une histoire des plantes médicinales, dont il rappelle qu'à l'époque moderne elles constituaient 80 % de la pharmacopée⁴, Samir Boumediene mentionne une série de vingt gravures réalisée à Florence, dans les années 1580, par l'artiste flamand Jan Van der Straet (1523-1605), dit Stradano, qui traduit l'évolution des savoirs européens. Sous l'appellation de *Nova reperta*, cet « inventaire des nouveautés » techniques de l'époque inclut la « découverte de l'Amérique » ainsi qu'une gravure du bois de gaïac, plante antillaise employée pour soigner la syphilis. C'est un exemple parmi beaucoup d'autres des pouvoirs des plantes médicinales, définies par le chercheur comme des « matériaux-savoirs » que les savants européens de l'époque s'emploient alors à étudier, analyser et répertorier. En effet, ces plantes nouvelles bousculent les dogmes universitaires et ecclésiastiques établis depuis Aristote et Galien et obligent à repenser le monde.

Les représentations visuelles de ces nouvelles réalités ne sont pas en reste et connaissent, elles aussi, des transformations profondes. De la Renaissance au siècle des Lumières, reflétant les évolutions politiques, économiques, techniques que connaissent les voyages et les expéditions scientifiques, les représentations des végétaux et des animaux se multiplient. À l'imaginaire des bestiaires médiévaux européens, où figuraient confondus en une seule réalité animaux familiers ou exotiques et monstres fabuleux, succèdent des dessins, des planches, des peintures qui privilégient l'observation et la rigueur scientifiques. Il en va de même pour les représentations botaniques médiévales, qui témoignaient de l'inventivité de leurs

3. Arnauld, Marie-Charlotte, Rostain, Stéphen, entrée « Agriculture : époque précolombienne (production) », dictionnaire *Les Amériques*, tome 1 - *Du précolombien à 1830*, Michel Bertrand, Jean-Michel Blanquer, Antoine Coppolani et Isabelle Vagnoux (dir.), Paris, Robert Laffont, 2016, p. 7-12.

4. Boumediene, Samir, *La colonisation du savoir. Une histoire des plantes médicinales du Nouveau Monde (1492-1750)*, Vaulx-en-Velin, Les Éditions des mondes à faire, 2016.

créateurs et étaient plus ornementales que figuratives. Au XVIII^e siècle les botanistes, après avoir nommé et classé les plantes selon le système binominal de Linné, sollicitent des illustrateurs capables de les représenter avec une précision scientifique. Michel Adanson (1727-1806), botaniste célèbre, écrit alors : « Il faut absolument allier les descriptions aux figures, et réciproquement les figures aux descriptions parce qu'elles se prêtent un secours mutuel, et qu'elles ne peuvent marcher les unes sans les autres. Les descriptions doivent être courtes et porter principalement sur les circonstances que le dessin ne peut exprimer, telles que les couleurs, le poli, le velu, le doux et le rude des surfaces, la substance, la solidité, le lieu ou climat natal »⁵. La gouache traditionnelle, l'aquarelle s'allient au vélin botanique, support d'extraordinaires images naturalistes pour la botanique et la zoologie – entre autres sciences. Au XIX^e siècle, dans une Amérique devenue indépendante, Alcide d'Orbigny (1802-1857) réalise un voyage de plus de sept ans en Amérique méridionale dont il rapporte des collections immenses (oiseaux, mammifères, reptiles, amphibiens, poissons, arthropodes, polypiers, plantes à fleurs, palmiers, etc.), ses manuscrits illustrés reflétant là encore son inlassable quête de savoir.

Si nous avons signalé précédemment l'importance de la peinture murale précolumbienne, parmi de multiples autres manifestations visuelles, et noté la présence de motifs végétaux et animaux, il convient de souligner leur permanence dans la production contemporaine, qui les associe techniquement, thématiquement et symboliquement comme dans le cas des broderies *molas* des Kunas de Panama et de Colombie, ou des Shipibos d'Amazonie péruvienne par exemple. Fruit d'imageries et de cosmogonies collectives, ces représentations trouvent par ailleurs des échos dans les arts visuels contemporains en Amérique latine. La fin du XX^e siècle et les premières décennies du XXI^e siècle ont ainsi vu apparaître des propositions artistiques nouvelles, très diversifiées, d'artistes « indigènes » ou non.

C'est à l'ensemble de ces représentations, appréhendées dans leur dimension historique, culturelle, technique et esthétique que nous avons souhaité nous intéresser pour en saisir l'évolution. Si le spectre diachronique ample qui a été retenu se propose de mettre en relief certains invariants de ce rapport à la nature – curiosité exploratoire et goût de la découverte, sensibilité aux milieux, symbiose entre la nature, les modes de vie et l'histoire, liens entre intérêts scientifiques et économiques, interrelation entre recherche épistémologique et expression artistique – le choix de les aborder au prisme de représentations visuelles, a pour objectif d'approfondir l'apport des pratiques culturelles à la production de relations sociales dans une perspective d'histoire socioculturelle.

Adoptant une perspective historique, anthropologique et culturelle, le dossier que nous présentons ici est composé de trois volets : naturaliste, ethnologique et artistique. Les études réunies ont été écrites par des chercheurs venant d'horizons disciplinaires différents : civilisation, histoire de l'art, anthropologie. Cette démarche

5. Lamy, Denis, « Le botaniste et le dessinateur », Catalogue de l'exposition « Le pouvoir des fleurs. Pierre-Joseph Redouté (1759-1840) », Paris, Musée de la Vie romantique, 2017, p. 22.

plurielle propose des regards différents, parfois croisés et souvent complémentaires. Sur les sept articles qui le composent, trois traitent de la représentation naturaliste – au sens large – depuis la découverte jusqu’au XIX^e siècle ; deux autres considèrent la production ethnique contemporaine ; enfin, les deux derniers envisagent les thèmes et les enjeux de la peinture hispano-américaine des XX^e et XXI^e siècles.

Volet naturaliste

Depuis les premiers écrits de Christophe Colomb, l’Amérique a été pour l’Europe pourvoyeuse d’imaginaires, voire synonyme d’un exotisme souvent réducteur. C’est oublier un peu vite qu’elle a également offert aux Occidentaux un très vaste champ de curiosité et d’investigation, dont la nature vierge est un des principaux vecteurs, la forêt jouant à ce titre un rôle majeur.

On a volontiers réduit la part de Colomb à la dimension humaine de la « découverte » et à la construction du mythe du bon sauvage, sans toujours évaluer l’intérêt qu’il accordait aux éléments naturels d’un milieu caribéen d’abord dépeint comme paradisiaque. Cette tendance s’est amplifiée dès le XVI^e siècle avec la multiplication des voyages de découvertes et des récits illustrés, qui visaient avant tout à satisfaire le goût des lecteurs pour la nouveauté, parfois au détriment de la véracité documentaire et scientifique.

Dans des mondes américains hors normes, dangereux et fascinants, les récits d’exploration accordaient logiquement une large part à une faune et une flore souvent perçues comme hostiles. Jean-Paul Duviols pose un premier jalon de ce dossier, démontrant l’intérêt des récits pour la zoologie et la botanique américaines dès la publication de l’*Historia general y natural de las Indias* de Gonzalo Fernández de Oviedo (Séville, 1535), qui empruntait à Pline l’Ancien. Ces écrits forment toutefois un corpus hétéroclite, dans la mesure où les témoignages et les explorations relèvent parfois de l’anecdote personnelle difficilement vérifiable et du récit pittoresque, destinés à satisfaire le goût des publics européens pour le sensationnalisme exotique. Ainsi, quoi de plus parlant dans l’imaginaire judéo-chrétien que le serpent ? De la Floride au Río de la Plata et du XVI^e au XVIII^e siècle, il est tour à tour lézard monstrueux, dragon ou reptile bicéphale ; ses pouvoirs sont mortifères, mais aussi curatifs ou magiques...

Les auteurs des planches, xylographiées ou sur métal, qui animent ces récits sur quelque trois siècles et dans toute l’Europe, disposaient d’une évidente marge de manœuvre pour interpréter les textes à leur guise et frapper durablement les imaginaires. La fonction de ces images revenait donc à prolonger, voire à exalter, le « rêve exotique » occidental à partir des mondes américains. En ce sens, la réalité objective le dispute à la création personnelle, créant des ponts avec le « réel merveilleux » de la fiction latino-américaine contemporaine. Le cas le plus célèbre en la matière est sans doute celui du graveur Théodore de Bry (1528-1598), qui, sans être jamais allé en Amérique, illustra avec ses fils la *Brevísima relación de la destrucción de las*

Indias, de Bartolomé de Las Casas (édition allemande, 1597), et les *Grands et Petits Voyages*, dont on trouvera un exemple dans ce dossier.

Si subjectives qu'elles aient été, ces approches n'en ont pas moins posé les premiers jalons d'études de terrain plus rigoureuses, qui furent souvent menées par des ecclésiastiques au début du Siècle des Lumières, alors que le Nouveau Monde devenait un immense champ d'investigations scientifiques. La botanique prévalait sur la zoologie, une tendance qui s'accrut à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e avec la parution de grandes Flores, produits des expéditions naturalistes, dont la plus célèbre est la considérable *Flora de Bogotá o de Nueva Granada*, de José Celestino Mutis (1732-1808), restée inédite. On le verra plus loin, cette inclination pour la botanique s'observe également en matière artistique.

Divers travaux se fondaient sur les théories fixistes et posaient les bases de la botanique descriptive en établissant la taxonomie des plantes américaines. Évoquant les préoccupations médicales et thérapeutiques de la plupart de ces ouvrages, dont *Plantes équinoxiales* (Humboldt et Bonpland, 1793), Michèle Guicharnaud-Tollis souligne dans son article la portée de l'héritage d'*Économie de la nature* (1749), du botaniste suédois Carl von Linné.

Ces recensions allant de pair avec une meilleure connaissance des milieux naturels, les scientifiques devinrent des explorateurs du sous-continent. L'exemple le plus célèbre est celui d'Alexandre de Humboldt, le « Second découvreur de l'Amérique », qui, accompagné d'Aimé Bonpland – dont l'importance ne saurait être minorée –, en parcourut les zones méridionales. Au cours d'expéditions semées d'embûches et de rebondissements, les deux scientifiques voulurent prouver l'existence du canal du Casiquiare entre l'Orénoque et l'Amazone, séjournèrent à Cuba, escaladèrent le volcan Chimborazo – sans toutefois parvenir à son sommet... Ils répertorièrent de nombreuses espèces de palmiers, de graminées et de cryptogames des tropiques, jusque-là inconnues en Europe, lors d'expérimentations de terrain qui infléchirent également leur perspective scientifique initiale. Ainsi, la carte du Chimborazo qui clôt son *Essai sur la géographie des plantes* (1805) et que nous reproduisons dans ce dossier, révèle-t-elle le virage théorique décisif que prit alors Humboldt : considérant que les végétaux évoluent en fonction de leur milieu, le savant allemand y fonda une nouvelle approche des plantes équinoxiales et proposa « une magistrale et inédite synthèse de paramètres ».

Enfin, ses préoccupations scientifiques et exploratoires s'associèrent à une sensibilité esthétique, empreinte de romantisme, pour les splendeurs des paysages de l'Amérique méridionale, qu'il théorisa dans *Cosmos. Essai d'une description physique du monde* (1855 pour l'édition française). Stimulée par la découverte du procédé lithographique par Senefelder (1796) qui élargit sa diffusion en Europe, l'iconographie pittoresque d'artistes voyageurs tels Johann Moritz Rugendas ou Karl Nebel puisa à cette source, imprégnant durablement les représentations de la nature hispano-américaine jusqu'à la période contemporaine.

Ce dossier s'attache également à évoquer l'expérience du zoologue Spix et du botaniste Martius, tous deux membres de l'Académie des Sciences de Bavière, qui